

Gilles Abier

UN JOUR IL M'ARRIVERA UN TRUC EXTRAORDINAIRE



LA JOIE DE LIRE
ENCADRAGE

Gilles Abier

UN JOUR
IL M'ARRIVERA
UN TRUC
EXTRAORDINAIRE

LA JOIE DE LIRE 
ENC  AGE

= ¶ =

J'ai toujours su qu'un jour il m'arriverait un truc extraordinaire. Depuis que je tiens debout, j'ai la conviction que je suis né pour accomplir un miracle. Ce n'est pas possible autrement. Sinon, comment expliquer la contradiction entre les rêves qui me dévorent et le corps dont je dispose.

À treize ans, j'en parais neuf. Dix, les jours où je pète la forme.

Je suis petit, mince et pâlot. Régulièrement, je dois rassurer la documentaliste du collègue, les parents de Matilde (ma meilleure amie), un éventuel chauffeur de bus de la ville, en leur certifiant que je vais bien. Non, je ne suis pas sur le point de m'évanouir. Oui, j'ai des cernes sous les yeux malgré huit heures de sommeil, la tête qui tourne quand je me lève trop vite, le souffle saccadé après une course d'une dizaine de mètres, mais c'est normal, je suis un garçon chétif. Qui sursaute au moindre cri, qui se méfie des gestes brusques. Le jour, j'aspire au calme, je me régale du tranquille. Alors que

la nuit, sur le point de m'endormir, j'improvise des aventures palpitantes.

Si je te racontais ce que j'ai déjà vécu !

Quand d'autres caressent une chienne, je dompte un tigre du Bengale. Pas un descendant de Mohan, le père de tous les tigres blancs captifs, bigleux, souffrant de scoliose et à moitié fou, à cause de consanguinité. Zébra, mon fauve à moi, a un pelage de neige immaculée, les rayures d'un charbon soutenu et le regard d'un cyan foudroyant. On s'est croisés en Inde, dans la forêt, durant une chasse à dos d'éléphants en compagnie d'un Maharadja. Il m'a tout de suite adopté...

Si en sport, je flippe sur la poutre, sous mes draps, je *slack* avec succès. Tu m'aurais vu dans les Alpes, en équilibre sur ma sangle tendue entre deux crêtes, le vide autour de moi. Quand je ne me tiens pas d'aplomb les bras en croix, à cent mètres de haut, Chamonix en contrebas, je dors au creux de mon hamac en toile de parachute, accroché dans les airs, à portée des nuages.

Seul, dans mon lit, au bord du sommeil, la force est là, l'audace me suit.

J'ai traversé la Manche à la nage. Les doigts dans le nez. Deux fois ! Je suis disque de platine. Prince de R&B. Tout le monde me *sample* ! La « Géraldine », une rose bleue que j'ai créée, qui porte le nom de ma mère,

est un succès en jardinerie. « Pouick Pouick », mon jeu de poussins assassins, est l'application numéro un des plateformes de téléchargements. Je suis classé national en judo, ma charlotte aux fraises a eu le premier prix de pâtisserie et des galeries d'art réputées s'arrachent mes illustrations.

Bon, en réalité, j'assiste à des cours de tai-chi en compagnie de vieux qui semblent dormir sur place. La charlotte, je l'engloutis plutôt que je la prépare. Il n'y a que pour mes dessins que je divague à moitié. Personne ne les veut parce que personne ne les connaît. Mais je griffonne dans un cahier, à longueur de journée, les péripéties inventées que je vis. C'est mon journal imaginaire en image.

— Tu ferais mieux de les vivre pour de vrai, me répète Matilde, chaque fois que je lui présente mes derniers exploits sur papier.

On a le même âge – si je fais moins, elle, elle fait plus. Aussi blonde que je suis brun. Aussi sportive que je suis frêle. Elle habite la maison d'à côté. Elle était du quartier depuis un moment quand ma mère et moi avons emménagé dans cette rue. À sept ans, je restais déjà des heures enfermé dans ma chambre à reproduire à la plume des photos que je déchirais dans des magazines. Peu importe où j'étais, au troisième étage d'un immeuble du

centre ville ou dans ce pavillon d'un quartier résidentiel en périphérie. À peine attablé à mon nouveau bureau que Matilde lançait des graviers sur ma fenêtre.

— Vas-y, Élias, passe par la gouttière !

C'était qui cette folle qui me suggérerait d'escalader le toit, pour la retrouver au jardin ? Autant prendre la porte et emprunter l'escalier.

Et comment elle connaissait mon prénom ?

Elle m'a aussitôt effrayé. Tout en me fascinant.

— Les contraires s'attirent, me confiait ma mère quand je m'étonnais d'aimer Matilde.

Son énergie est étourdissante. Combien de fois je me suis accroché à son bras, sonné par son enthousiasme ! Matilde refuse le silence, elle ignore l'inaction. Quand elle n'a rien à dire, elle marmonne. Rien à accomplir, elle gigote. Je suis certain qu'elles sont deux dans son corps.

Très vite, je me suis interrogé sur ce qu'elle me trouvait. Je déclinai toutes ses propositions.

— Non, j'ai pas envie qu'on se mouille au tuyau d'arrosage.

— Non, ça ne me tente pas d'avaler un camembert entier.

— Non, j'irai pas tirer la langue au boucher.

Et chaque fois que je dis oui, comme cet après-midi, je le regrette !

Elle m'attrape une fois sur dix. Je la soupçonne désormais de me proposer neuf idées bidon, totalement loufoques, assurée de mon désaccord, avant de m'attirer dans ses filets avec le vrai délire qu'elle souhaite partager.

— Jamais de la vie je me pends au bout d'un élastique !

— Viens au moins me voir me jeter dans le vide. Ta mère est d'accord. Mes parents lui ont demandé. Ils ont pris leur après-midi. Allez, c'est le cadeau pour ma fête que j'utilise enfin, tu peux pas louper ça !

J'ai vomi. C'est elle qui a plongé du pont mais c'est moi qui ai dégueulé sur le parapet. Super mercredi après-midi ! Sa mère ne lui a rien raconté de mes déboires. Je ne crois même pas qu'elle s'en soit aperçue, occupée à photographier sa fille du bord, tandis que son mari la filmait depuis le lit asséché de la rivière. Dans la voiture, Matilde pianotait comme une furie sur son téléphone à la recherche d'endroits plus hauts, d'élastiques plus longs. Ce saut lui avait ouvert l'appétit. Moi, j'avais encore l'estomac barbouillé.

Matilde a raison. Je ne peux pas vivre que dans ma tête. Si je suis persuadé d'avoir un destin exceptionnel, il faut au moins que je m'y prépare. Déjà physiquement. Que je développe mon endurance.

Je ne suis pas seul ce soir à la maison. Ma mère, qui supervise une boutique de téléphones portables, est sortie

se délasser à son cours de couture. Mais son nouvel ami, Franck, qui a emménagé chez nous le mois dernier, dort dans leur chambre. Comme il se lève à quatre heures du matin pour se rendre à l'hôpital où il officie en tant qu'infirmier, il s'est couché après le dîner. J'ai pour consigne d'être le plus discret possible. En même temps, je suis le seigneur du silence. C'est comme exiger d'une flamme de brûler, d'un caramel de coller aux dents ou d'un escargot de baver. Ça va de soi !

En attendant le retour de ma mère, je décide d'utiliser la corde à sauter que m'a offerte Matilde.

— Commence par t'entraîner cinq minutes par jour. Puis augmente petit à petit.

— T'en es à combien, toi ?

J'aurais pas dû poser la question.

— Une demi-heure, parfois une heure. Ça me détend.

J'essaie de déplacer mon lit le plus lentement possible, évitant les couinements intempestifs du vieux sommier métallique. Je le plaque contre le mur, après avoir poussé ma table de chevet. J'ai besoin d'espace.

— Branche-toi de la musique, m'a conseillé Matilde. Ça aide.

Mon MP3 dans la poche, le casque calé sur les oreilles, je me lance.

Il est pile 21h30. Promis, je tiens jusqu'à 35. J'espère que

le son sourd de mes sauts n'atteint pas la pièce d'à côté. En chaussettes, je rebondis prestement sur la moquette. Je suis léger. Si léger que je ne me vois pas me rapprocher de mon bureau. Sans prévenir, la corde emporte ma lampe articulée qui valdingue contre le mur. Je m'arrête aussitôt, le corps aux aguets.

On dirait que le lit de ma mère a grincé.

Mince, je crois que je l'ai réveillé...

— Pourquoi tu as les yeux rouges ? Tu as pleuré ?

Et voilà, ça recommence ! Ma mère ne peut pas s'en empêcher. Si je renifle, elle croit que j'ai une pneumonie. Si j'ai mal au cœur, un début de crise cardiaque. Impossible de tousser sans qu'elle imagine que j'ai contracté la tuberculose.

Elle me materne trop, d'après Franck.

Il a raison. Je ne suis plus le bambin maladif d'origine ! Elle me voit encore dans la couveuse. J'ai grossi depuis. J'ai grandi aussi. Je tiens debout sans son aide. OK, c'est vrai, au début, j'étais décalé. J'avais beau être né avec deux mois d'avance, j'ai tout fait avec retard : m'asseoir seul, me mettre à quatre pattes, marcher. Mais, aujourd'hui, personne n'est en mesure de distinguer que je suis un prématuré. Même si j'ai grandi plus lentement que les autres, un peu moins haut que prévu, je n'ai pas de problème de motricité, aucun déficit intellectuel. Au contraire, je trouve que ça carbure trop dans ma tête. Et malgré mon air

blafard, je ne tombe guère malade. La grippe, c'est rare. La gastro, jamais.

J'ai peut-être les yeux rouges, mais un sourire immense raye mon visage.

— Tout va bien, maman. Tout va bien.

Après son cours de couture du mercredi, elle vient inmanquablement dans ma chambre me montrer sa dernière création. Ce soir, un torchon transformé en sac à tartes. Idéal pour transporter à plat des gâteaux pour un pique-nique ou un dîner chez des amis, d'après elle. Je préfère ça à son pantalon fleuri de yoga de la semaine passée. Au moins, je n'ai pas à l'essayer pour qu'elle admire son travail en 3D.

— Et pourquoi tu portes ce tee-shirt à manches longues par cette chaleur ? Regarde comme tu transpires.

— T'es de la *fashion police* ou quoi ? Si je transpire, c'est parce que plus tôt j'ai fait de la corde à sauter. J'ai décidé de me mettre au sport. Vu mon peu d'expérience en dépense physique, j'ai besoin de temps pour récupérer, c'est tout.

— T'as pas réveillé Franck, au moins. Tu sais comme il est d'humeur maussade s'il n'a pas ses sept heures de sommeil.

Ça y est, je pense que je connais ma destinée !

J'en ai des frissons rien que de l'évoquer. Depuis

une heure, une joie idiote s'est emparée de moi, un bonheur nerveux m'a saisi qui ne veut plus me quitter, d'où cet air béat dans mon lit. D'habitude, ce que je vis virtuellement, je le détermine. C'est moi qui décide si je gagne un oscar ou si je sauve un ours polaire. À puiser mon inspiration dans un reportage télé, un article de journal, une vidéo sur le net. Mais, tout à l'heure, sur la moquette, il a suffi que je ferme les yeux pour qu'une vision insolite s'impose à moi, sans mon accord. J'étais au-dessus de la maison, à planer dans les airs, les cheveux ébouriffés par le vent. Et je ne craignais pas de tomber, je contrôlais mon vol, maîtrisant chaque muscle de mon corps. Je ne me suis jamais senti aussi libre qu'à cet instant. Et si ce rêve éveillé était annonciateur d'un futur inouï ? Quand je m'imagine me révéler au monde, je me vois comme un artiste talentueux, un scientifique reconnu, un reporter aguerri. Jamais en super-héros !

Il faut que j'en parle à mon père.

Qu'il m'explique comment Superman a obtenu ses pouvoirs. Il ne doit pas être le seul à voler dans les airs, d'ailleurs. Je ne suis pas calé en super-héros. J'ai rarement l'occasion d'en côtoyer. J'évite les jeux vidéo, la castagne me barbe. Et je redoute les films d'action, c'est trop d'émotions. Je ne tiens pas en place. Je

ressens la scène autant que le personnage à l'écran. Je ne parviens pas à me distancer de l'histoire. J'adhère à cent pour cent. Si le gars se chope un pain en pleine face, j'esquive le coup. Si un monstre se cache derrière la porte du frigo, je hurle en même temps que la jeune femme qui le découvre. Souvent ma mère sursaute à cause de moi. Mes bonds l'oppressent. Mes cris l'épouvantent. À la fin du film, je suis lessivé. Elle aussi. Je préfère les comédies. C'est plus paisible. Et je ne lis pas de BD de super-héros non plus. Contrairement à mon père qui en feuilletait à longueur de journée, au désespoir de ma mère.

— J'ai pas le temps d'élever deux enfants, lui avouait-elle d'une voix lasse, sans savoir que je les écoutais depuis les toilettes.

C'est la raison de l'emménagement dans cette maison. Ma mère a quitté mon père parce qu'il se comportait comme un gosse.

— Je t'aime, mais j'en peux plus. Je suis épuisée.

C'est déroutant d'assister, impuissant, à la discussion durant laquelle vos parents se séparent. Ma mère a pleuré. Mon père a tenté de la consoler. Elle lui apprenait qu'elle s'en allait, la voix chevrotante ; il lui remontait le moral, en lui murmurant de ne pas s'inquiéter :

— Tu fais ce que tu dois faire. Je comprends. Je suis

mal, mais je ne t'en veux pas. Sauve-toi, c'est ce qui compte. Enfin, je ne te dis pas de prendre tes jambes à ton cou, mais de prendre soin de toi...

— J'avais compris, Charlie.

Comme je sanglotais les fesses à l'air, je n'ai pas entendu la suite de la conversation. Ils ont dû se rabibocher car nous ne sommes pas partis immédiatement. Seulement trois mois plus tard.

C'est vrai que ce n'est pas de tout repos d'avoir un père trop cool ! Qui ne prend rien au sérieux. J'avais beau avoir sept ans, je me rendais compte qu'il était différent des autres parents.

— Tu veux une deuxième glace ?

— Je suis pas sûr que maman soit d'accord.

— Si elle ne le sait pas, elle n'a aucune raison de désapprouver.

Mais je m'en enfilais une troisième, puis une quatrième, et une cinquième, persuadé que mon père m'arrêterait en cours de route. Pas du tout.

— À toi de te donner tes limites.

Remarque, une nuit à avoir mal au cœur, assailli de crampes d'estomac, à taire ma douleur pour ne pas avoir à dénoncer mon père, m'a servi de leçon. Je n'ai jamais englouti plus d'une seule glace à la fois depuis.

Me mère se penche pour m'embrasser sur le front.

— J'aimerais bien aller dormir chez papa samedi soir.
Je peux ?

Ma mère m'observe, silencieuse. Je la devine qui essaie de déchiffrer le message codé qui se cacherait derrière cette annonce anodine. Je trouve qu'elle se prend un peu trop la tête depuis que Franck s'est installé avec nous. Comme si de lui avoir certifié que sa présence n'allait pas me déranger, ne lui suffisait pas. Si je m'étais écouté, j'aurais préféré qu'ils continuent à se voir comme avant. J'aimais bien les soirées où elle allait dormir chez lui. J'avais la maison pour moi. Et quand il était de passage chez nous, ils m'ignoraient, ça m'arrangeait.

— C'est une étape importante, dans notre histoire, de vivre ensemble. Je tiens à lui. Il est si différent de ton père.

J'espère que ce n'est pas pour cette raison qu'elle l'a choisi.

— Si Charlie est d'accord, je ne m'y opposerai pas. Par contre, j'aimerais beaucoup que tu passes le dimanche après-midi avec Franck, il est de repos. J'aurai sûrement l'inventaire à terminer à la boutique. Je ne serai pas là. Profitez-en pour faire plus ample connaissance tous les deux. Montre-lui les étangs. Depuis six mois que je le fréquente, vous n'avez jamais partagé un moment ensemble à l'extérieur de la maison.